

*Par-delà le poème, Phrase
de Philippe Lacoue-Labarthe*

JEAN-CHRISTOPHE BAILLY

Un philosophe peut écrire des poèmes en pensant se divertir de ses habitudes, en cherchant à affronter tout autrement la langue, en secouant tout autrement l'arbre lexical, perdant ou ne perdant pas de vue le concept. Mais que se passe-t-il quand quelqu'un qui refuse de se laisser appeler philosophe décide d'écrire des textes qu'il ne veut pas qu'on assimile à de la poésie, du moins à ce qu'il déteste de la poésie, qu'il appelle la « pose poétique » ? Il se passe tout simplement qu'alors le langage se retrouve placé sur un plan de responsabilité inaccoutumé. Ce plan, c'est celui sur lequel Philippe Lacoue-Labarthe, disparu il y a trois ans, aura placé son œuvre et sa vie. Non pas tant un rapport au langage, fut-il très serré, ni non plus ce que l'on a appelé, pendant tant d'années, une écriture – mais un rapport à la vérité : qu'il y ait de la vérité, et que le langage, et l'engagement de celui qui parle ou récite ou écrit ne puissent en être quittes, tel fut le tourment et peut-être aussi la joie de Lacoue-Labarthe.

De ce souci constant de véridicité, on retrouve la trace – la présence – dans tous ses écrits et, bien sûr, dans tout ce qu'il a été amené à dire en partant – en repartant sans fin – de Hölderlin, de Celan, ou de la musique. Mais comme sur une autre feuille, loin, extraordinairement loin de tout tintamarre et même de toute rumeur, pendant des années, Philippe Lacoue-Labarthe a inscrit de façon discontinue d'autres mots, des mots tout autrement associés. À l'articulation somme toute logique, quand bien même elle était ardue, sophistiquée, puissante, de ses essais, se substituait dans une sorte de retrait ou de marge un autre phrasé : celui d'un vers, en effet, mais d'un vers qui ne pouvait pas se contenter d'être un chant ou un souvenir du chant. Un vers, donc, qui aurait eu en lui toute la détente de la prose et toute la violence

du fragment. Un vers échappé, ou s'échappant sous nos yeux dans une voix presque muette, un vers qui aurait aimé sans doute n'avoir rien d'autre à dire, plus rien d'autre à dire ou à faire savoir que le langage lui-même, que l'originarité absolue d'une phrase toujours commençante ou sans fin recommencée : ni ce qui berce ni ce qui accompagne, mais une sorte de murmure qui serait pourtant plus clair qu'aucun autre phrasé, quelque chose aussi, qui serait indéfectiblement lié à celui qu'il traverse : ne lui appartenant pas, ne le délivrant pas, mais le poussant, à peine, comme une démarche, pas après pas, et dans le monde.

Soit exactement ce que Lacoue-Labarthe aura entendu par « phrase », soit ce qu'il aura souhaité qu'on entende en intitulant ainsi son livre, le livre donc, *Phrase*, allongé sur trente ans et pourtant presque bref, qu'il aura écrit toute sa vie durant : non pas à côté de son travail, et encore moins hors de lui, mais dans un sursaut retenu, essoufflé, limpide.

Interroger cette voix, ce serait la faire ou la laisser résonner tout d'abord. L'écouter, comme dans le film où elle parle, où elle est là, près de l'eau, avec le corps qui la porte, avec ce qui l'interrompt et ce qui la hante. Le film (les « Entretiens de l'île Saint-Pierre »), Lacoue-Labarthe avait voulu qu'il soit tourné là où Rousseau était venu, là où il avait vécu ce qui fait la matière de la Cinquième promenade, un étonnement non tremblé de l'existence.

Mais la laissant parler il faudrait aussi la relire et l'interpréter, entrer dans le cœur de sa diction, tenter de comprendre ce qu'elle a arraché à la prière, elle qui se concevait comme athée, ce qu'elle a convoité de la musique, elle qui était presque atone. Et plus encore reprendre et retendre en nous son exigence surtendue et la suivre jusqu'à son interruption silencieuse, là où, dans une invraisemblable et presque incompréhensible douceur, elle a fini par se tenir et nous parler : d'un quasi au-delà de la mort, si c'était possible. Et bien sûr que ça ne l'est pas, mais pourtant c'est ce qu'on entend, très clairement, dans un mouvement qui accomplit la douleur et la renverse.

Nous essaierons de comprendre. Nous essaierons de suivre. Nous essaierons d'aller. Car, comme il est dit dans *Phrase* :

*c'est une grande chose que d'avoir ce droit
d'aller, simplement, d'aller – au plus près, pas loin.*

Mais qu'est-ce que cette phrase, et que dit-elle d'elle-même, et de ce qu'une phrase peut dire en général? Ce qui est dit dans le livre intitulé *Phrase*, c'est que tout ce qui s'écrit, tout ce qui a voulu produire un sens, phraser, n'est que la paraphrase d'une autre phrase qui est à la fois immédiate et immémoriale, intouchable et devinée, insistante et dérobée. Et que cette autre phrase (qui n'est ni un idéal ni une cible, qui est au contraire une sorte d'antériorité continuée) est ce à quoi ou dans quoi la pensée pense quand elle pense d'elle-même et pour ainsi dire hors instruments. Il y a donc dans ce livre une volonté d'évasion hors de la prise instrumentale, hors des sortilèges de la rhétorique, de toute rhétorique, et c'est pourquoi les phrases qui viennent en lui et que donc on peut y lire, phrases qui sont quand même encore bien sûr retenues dans l'instrument du langage, qui sont quand même donc encore des paraphrases (et sans doute même, en ce sens, des imitations) sont comme perdues, égarées. C'est ce mouvement perdu des phrases frayant vers la phrase qu'en elles-mêmes elles ont entendue qui fait le livre.

Là où une telle phrase se produit, rien ni personne ne l'attend : ni un « philosophe » ni un « poète », ni même un « penseur » inséré comme une figure intermédiaire qui serait somme toute bien pratique. Personne : aucune figure, aucun rôle – et pourtant, forcément, quelqu'un est là, qui parle, qui est conduit. Sans que cette phrase soit l'équivalent d'une muse, il y a pourtant en elle une puissance de dictée. Ce qu'elle dicte, ce n'est pas une énonciation mais une exigence interne à la parole, dont toute parole cherche pourtant à se défaire : ce qu'elle dicte, et c'est dit, c'est un renoncement : le renoncement s'énonce. Parlant de Paul Celan dans *La poésie comme expérience*, Lacoue-Labarthe dit que le poème se fraye un passage « entre le *ne rien dire* du mutisme ou de l'aphasie singulière et le *trop dire* de l'éloquence » et pour lui, on le sait, c'est une de ses insistances les plus fermement maintenues, le poème en dit et en fait toujours trop, est toujours trop au bord de l'éloquence, même quand il y renonce. « Tout poème est toujours trop beau, même chez Celan » n'a pas hésité pas à dire Lacoue-Labarthe et peut-être pourrais-je dire ici, de mon côté (mais ç'aura été au fond notre discussion depuis toujours) que je ne suis pas de cet avis, qu'un poème, peut-être, n'est au contraire *jamais*

assez beau. En ajoutant que peut-être aussi, pour ce qui est d'un résultat, d'un texte, cela reviendrait au même, dès lors qu'il ne s'agit ni dans un cas ni dans l'autre d'atteindre un idéal.

Mais je laisse la discussion ouverte, car le lieu d'origine du renoncement au poème n'est pas chez Lacoue-Labarthe le poème. C'est pour ainsi dire d'un seul et unique mouvement que le poème se présente et se retire – il se présente comme une possibilité qui doit se retirer aussitôt. C'est comme si en s'ouvrant, en s'ouvrant comme possibilité de la parole, comme hypothèse d'une plénitude du sens, le poème ouvrait l'espace d'une tâche trop difficile pour lui. Cette tâche qui sans lui ne peut pas être aperçue, il ne la remet à rien et ne la confie à aucun autre genre, mais elle est en quelque sorte déposée par lui, à demeure entre le silence et le langage. La tentative de Lacoue-Labarthe, c'est de vouloir une phrase qui serait en amont du poème, une phrase qui outrepasserait la déception du poème, qui serait donc la fidélité même à la vérité de la dictée toute puissante, à la dictée qui dicte le renoncement !

Si cette phrase antérieure à tout phrasé, cette phrase absolument dictante dicte le renoncement, ou quelque chose qui dit « je renonce », c'est parce que l'espace de son déploiement n'est ni celui de l'art, ni celui de l'écriture ou de la parole, ni même celui de la vérité en tant qu'elle tiendrait à une modulation du sens. Cette phrase est le lieu où la vérité ne s'attache pas encore à un sens, à tel sens. Le sens est en elle si violent qu'il échappe à l'énoncé – et c'est pourquoi elle renvoie aussi à la phrase musicale.

* Paru dans *L'animal* n° 19-20, 2008 (extraits)

Manifestation organisée en partenariat avec Alphabétville
et le Festival International du Documentaire (FIDMarseille, 7-12 juillet)

centre international de poésie *Marseille*
Centre de la Vieille Charité - 2, rue de la Charité - 13002 Marseille
Téléphone : 04 91 91 26 45 - Mél. : cipm@cipmarseille.com
Site : www.cipmarseille.com